

ANDRÉ GAILLY

« Le divin est en



André Gailly, 82 ans, a mené une vie d'engagement aux côtés des plus faibles. Cet ancien officier a notamment été, plus de vingt ans, responsable de l'ONG « Entraide et Fraternité ».

AVANT de devenir un militant du tiers-monde, vous avez été militaire et officier. Cela surprend un peu.

– Il y a le contexte de l'époque, l'après-guerre, le fait que mon père était lui-même militaire. Il y avait de ma part un idéal de défense de la démocratie. Et en même temps, je me remettait déjà en question. Lorsque j'étais élève à l'école militaire, j'ai rencontré Jean Van Lierde. Il avait fait de la résistance armée, puis était devenu un grand militant pacifiste, objecteur de conscience. Il avait découvert tout ce que la violence représentait et m'avait transmis ses préoccupations. C'était un premier choc. En 1956, la révolution populaire de Hongrie étouffée par les Soviétiques a été pour moi un « révélateur ». J'ai

constaté que l'Occident n'avait pas bougé et que notre armée servait, non pas tant la démocratie qu'une zone d'intérêts occidentaux.

– Comment avez-vous quitté l'armée ?

– En 1966, on était en pleine décolonisation. On parlait beaucoup de coopération. J'ai été en contact avec l'abbé Henri De Raedt. Il avait créé en 1962 les « Fraternités africaines » qui envoyaient pour un temps des jeunes en Afrique. Je me suis occupé de la préparation de ceux qui partaient. Quand Henri De Raedt a été nommé vicaire général du Brabant wallon, j'ai repris l'ensemble du mouvement.

– Quel était l'objectif de « Fraternités africaines » ?

tre nos mains »

– L'idée de départ, c'était d'être une présence auprès des populations locales qui essayaient d'être autonomes. En même temps, pour les jeunes Belges qui partaient, c'était une expérience forte de vie en petite communauté. Progressivement, nous avons découvert que nous n'apportions pas grand chose aux autochtones, mais qu'eux nous apprenaient beaucoup avec une autre échelle de valeurs. Ils relativisaient radicalement nos priorités et privilégiaient le « relationnel ». Quand vous arrivez chez quelqu'un en Afrique, il ne regarde pas son agenda ni sa montre. Il vous accueille. Il est présent.

– En 1973, vous êtes entré à « Entraide et Fraternité », l'ONG d'aide au développement de l'Église catholique belge.

– J'ai été sollicité par le responsable, l'abbé Basile Maes, qui avait besoin d'un secrétaire général, francophone et connaissant le néerlandais. Après l'esprit « missionnaire et caritatif », on a essayé de développer une relation de « *partenariat* », un mot neuf à l'époque. La nouveauté, c'est que nous demandions à nos partenaires de nous dire ce qu'il fallait changer chez nous et que nous les aidions à changer eux-mêmes quelque chose chez eux. On a alors privilégié les projets menés par les autochtones, le plus près possible de ce qu'on appelle « la base ». Au niveau interne, nous avons introduit l'égalité des salaires et certaines formes d'autogestion.

– En étant responsable de projets pour l'Amérique latine, vous avez rencontré des gens extraordinaires, dont certains évêques, comme Léonidas Proaño à Riobamba en Équateur.

– C'était un homme d'humilité, mais également de courage. Il a redistribué des terres de l'Église, aidé les gens à s'organiser, osé s'opposer à l'emprise des propriétaires avoisinants. Du coup, il a subi des tas de persécutions et il a été contré au sein même de l'Église.

Un autre évêque auquel je pense, c'est Samuel Ruiz Garcia, un Mexicain qui vient de décéder. Il ne faisait pas beaucoup de bruit, mais il avait une énergie, une créativité et une solidarité réelle, au delà des limites de la religion. Il savait entrer dans la culture des gens et les aider à articuler leurs actions en réseau. Il a lui aussi été contré par l'Église officielle.

– Qu'avez-vous ressenti après le rejet de la théologie de libération par l'Église ?

« Quand vous arrivez chez quelqu'un en Afrique, il ne regarde pas son agenda ni sa montre. Il vous accueille. Il est présent. »

– Une très grosse déception. Mais à la suite de cela, j'ai aussi découvert que chacun – groupe ou personne – doit devenir autonome et choisir ce qui lui semble bon, sans d'abord demander à une autorité religieuse ou morale ce qu'il doit faire. J'ai aussi constaté que dans ces pays pauvres, le soutien pratique de l'Église-institution est déterminant pour qui veut travailler. À Santiago du Chili, par exemple, le jour où le nouvel archevêque a été nommé, un tas de gens engagés au côté de Mgr Romero n'ont plus pu travailler. Il n'y avait plus de locaux, plus de matériel pour diffuser des messages, plus de véhicules pour transporter les gens, etc. Officiellement, le nouvel archevêque n'avait rien interdit. Mais il n'y avait plus d'impulsion.

– Dans votre parcours, il n'y a pas que l'étranger. Vous avez également découvert de belles choses chez les gens pauvres des milieux populaires de Belgique. Car vous avez été formateur au Cefoc, le Centre de formation Cardijn.

– J'ai trouvé chez des gens du monde populaire une extraordinaire créativité. Ils se prennent en charge, découvrent leur valeur humaine, dégagent de la soli-

darité... Ils savent donner du sens à leur vie à la lumière de leur lecture personnelle de l'Évangile.

– Vous-même, vous avez évolué dans votre approche de la foi chrétienne.

– Grâce à Marcel Légaut, un penseur français qui a vécu et écrit dans une grande humilité. Il essayait d'exprimer qui était Dieu dans sa vie. Il gardait une intériorité, mais à la pointe de celle-ci, il voulait se libérer de certaines images imposées de Dieu. Pour moi, cela reste très important de continuer à chercher ce que Jésus de Nazareth a vécu et voulu dire. Je crois que finalement, la mission d'un chrétien vis-à-vis de son Église n'est pas tellement différente de celle de Jésus de Nazareth par rapport au judaïsme. Il y a le choix d'une solidarité avec les plus faibles, victimes des rapports de force.

– Vous priez ?

– Je participe, une fois par semaine, à une réunion d'une petite communauté chrétienne « de base » où se retrouvent des gens de tous horizons. On discute de ce qu'on a vécu la semaine, on mange ensemble et on partage l'eucharistie. Cela me nourrit parce que les gens viennent là à partir de ce qu'ils vivent et disent eux-mêmes ce qu'ils trouvent dans l'Évangile. Si on leur permet de laisser remonter le fond de ce qu'ils vivent et qu'on partage cela, il y a une forme de « Vérité » qui transparaît.

– Jésus ?

– Un homme prophétique au sens le plus plein de ce mot...

– Dieu ?

– Pour moi, ce qui est divin, c'est ce qui se transmet d'une personne à l'autre, d'une génération à l'autre et qui est chaque fois, un peu plus humain. Là, il se passe quelque chose qu'on peut appeler divin... Le divin est entre nos mains. ■

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**